

A. DIMITRY.

Il y a quelques semaines, dans le "Picayune" de la Nouvelle-Orléans, M. James M. Augustin, écrivain louisianais d'autant de talent que de cœur, — qualités qui ne se contredisent pas, qui se comprennent très bien et qui font un homme, — publiait la courte biographie d'un Louisianais que nous avons bien connu et qui fut bien connu en Louisiane.

Et le fidèle et respectueux biographe, avec cette mémoire de cœur qu'il faut admirer aujourd'hui plus que jamais, car cette vertu se fait assez rare par nos temps qui passent vite et qui oublient facilement, disait: « La Convention des professeurs qui vient de s'ajourner après avoir discuté la question des Ecoles publiques, n'a point ouï les discours magnifiques et savants sur le sujet, mais, cependant, dans les journaux qu'elle a faites des championnes présentes et passées des Ecoles publiques de la Nouvelle-Orléans, elle a oublié le nom de celui dont le "Picayune", en 1883, faisait l'éloge en ces termes: « Le Nestor de l'intelligence, le maître du journalisme et le père des Ecoles publiques en Louisiane, le Professeur Alexandre Dimitry, vient de mourir. »

Que voulez-vous? La Convention qui vient de s'ajourner tout récemment, non sans avoir prononcé de fort remarquables discours sur l'éducation, «arte educandae», en trois points sans doute et d'après les règles de la rhétorique, ne savait peut-être pas que le Professeur Alexandry fût mort; et beaucoup d'entre nous, professeurs ou non, mais sans crime et sans offense, pouvons même honorer qu'Alexandre Dimitry eût vécu.

Ce nom peu anglo-saxon, de connotation grecque, rappelé à cette heure, a tout l'air d'une évocation du passé, d'une chose de l'ombre, et si le personnage a réellement existé, c'est à dire avec une intelligence, un esprit et un corps — «eum animâ et corpore» — ce personnage ne peut être maintenant qu'un revenant ou un fantôme, et la surprise doit être excessive chez ceux qui doutent des revenants et qui nient les apparitions.

En tout cas, quand on a été vivant et réel, tangible, possédant l'âme et la parole, mais qu'on est mort depuis seize ans, probablement, est-ce que l'on doit revenir dans la pensée et dans l'esprit des hommes, et que peut-être, après un assez long siècle de silence et d'oubli, avoir d'intéressant à leur dire, à leur rappeler ou à leur demander? Et puis-je ou à leur dire avec toutes les préoccupations de la vie et du présent, ne s'occupant point de ceux qui ont été, — qui furent, comme disent les Latins qui redoutaient les morts — pourqu'ils les morts eux-mêmes, ces disparus désormais sans titre et sans orbes, inutiles au moins, auraient-ils le moindre souci des vivants et s'intéresseraient-ils beaucoup aux choses qui les regardent plus et aux individus qui ne sont rien pour eux?

Il faut tout simplement dire: «Requiescant in pace!» Ce repos doit leur suffire. Luther, le grand agitateur allemand, prétendait dans le cimetière de Worms qu'ils sont heureux, «quia quiescunt». Il est si bon de dormir, de se reposer, de n'être plus un homme et de ne plus connaître les hommes!

Oui, puisque les morts sont morts, puisqu'ils nous ont donné ce qu'ils avaient à nous donner, puisqu'il ne leur reste plus rien à nous dire ou à nous communiquer, puisqu'ils ne savent plus écrire ou discourir éloquentement, puisque désormais rien de commun n'existe plus entre eux et nous, puis-

qu'ils peuvent même parfois être importuns avec leurs réminiscences et leurs vertus d'Aristide, quand ils en ont eu, est-il bon d'en porter le fardeau de la reconnaissance et du souvenir? Cela, pensions-nous, n'est ni raisonnable ni sage. Cela n'est aucunement philosophique. Cela gêne beaucoup et cela n'a pas même le mérite d'être juste. Le temps qu'on donne, ne se compare point à ceux de nos temps. Seize ans seulement après leur mort, surtout quand ils sont morts de vieillesse, puis-je la vieillesse est déjà une mort, ils doivent être totalement oubliés, plus oubliés que ceux dont l'existence fut incertaine ou chimérique. Et nos temps qui courent, qui emportent, qui déplacent, qui remplacent, qui suppriment, qui échaugent, qui transforment, qui réforment et qui progressent dans un ennuï pour les vivants, leur part de gloire ou de grandeur diminuée, leur effacement par le rapprochement, le contraste ou la comparaison. Toutes les comparaisons ne grandissent pas, et ce ne sont pas toujours les lauriers des vivants qui vous empêchent de dormir. Puis, voyez-vous, outre que les vieux, les morts, ceux qui devraient avoir la bouche à jamais glacée et la langue éternellement muette, peuvent vus offenser, car ils ont leurs défauts, ces êtres d'hier ou d'avant hier, ces revenants possibles en nous enroulant dans la servitude de la gratitude ou du respect, sont bien plus nuisibles ou plus dangereux qu'on ne le croit ordinairement. Ce n'est pas le présent qu'ils représentent, le présent avec sa vie, son action, son mouvement, son génie et son merveilleux progrès de choses toutes admirables dans une esthétique absolument éclatante et nouvelle. C'est bien moins l'avenir qu'ils comprennent ou peuvent comprendre, et l'avenir est le mystérieux livre dans lequel leurs yeux éteints ne liront jamais. Ils sont le passé, ce qui est fini, ce qui n'est plus, ce qui n'a plus besoin d'être, ce qui est l'embaras du fardeau dans la route, ce qui, même, ose nous dire, est presque toujours l'ennemi. Car ce passé, lourd à porter, peut persister et survivre, comme s'il avait encore des droits; et nous savons que l'histoire communément que la vieillesse, l'erreur, ce dont il convient de se délivrer et de s'affranchir, l'adversaire tenace du mieux, du bien et du très bien. Le progrès n'a pas de champion plus redoutable, et la force d'inertie du passé, doublée par celle de l'habitude et de la paresse, est bien difficile à vaincre. Quant aux vieux, aux morts, aux glorieux surtout, c'est à dire aux immobilisés, ce sont bien les préjugés qu'ils représentent, les systèmes faux et les croyances absurdes, et leur influence sur les vivants est néfaste à ce titre, même quand ils ont été quelque peu audacieux dans leur temps, ayant eu des mouvements et des heures quasi révolutionnaires.

Finissons en donc le plus promptement avec les morts, et laissons-les vivre le moins longtemps possible après leur mort. Outre que leur entretiens est coûteux, ils empêchent sur notre vie, et l'ombre de ce qu'ils ont été peut gêner dans ce que nous sommes ou ce que nous devons être. C'est tout simplement, bien entendu, que nous disons ces choses, en toute naïveté, sans la moindre intention d'ironie, n'ayant aucunement l'art de barbeler les bûches, ni même l'intention de nous en servir.

Heureusement que nous vivons à la fin du siècle, non au commencement, c'est-à-dire mieux, plus pleinement, plus grandement, plus libéralement, plus pratiquement, plus vite, avec des notions plus exactes de la vie, avec un sentiment plus complet des choses, avec une conscience plus éclairée de ce qu'il nous importe de connaître et d'aimer, dans les condi-

tions morales et sociales d'un progrès glorieux dont nos misérables pères, qui ne connaissent peut-être pas les Philippines, n'avaient assurément pas la moindre idée. Car la fin de ce siècle, splendide à tant de titres, ne ressemble guère à son commencement, et les hommes du temps d'Alexandre Dimitry, journalistes, orateurs, écrivains, professeurs et autres, ne se comparent point à ceux de nos temps. Seize ans seulement après leur mort, surtout quand ils sont morts de vieillesse, puis-je la vieillesse est déjà une mort, ils doivent être totalement oubliés, plus oubliés que ceux dont l'existence fut incertaine ou chimérique. Et nos temps qui courent, qui emportent, qui déplacent, qui remplacent, qui suppriment, qui échaugent, qui transforment, qui réforment et qui progressent dans un ennuï pour les vivants, leur part de gloire ou de grandeur diminuée, leur effacement par le rapprochement, le contraste ou la comparaison. Toutes les comparaisons ne grandissent pas, et ce ne sont pas toujours les lauriers des vivants qui vous empêchent de dormir. Puis, voyez-vous, outre que les vieux, les morts, ceux qui devraient avoir la bouche à jamais glacée et la langue éternellement muette, peuvent vus offenser, car ils ont leurs défauts, ces êtres d'hier ou d'avant hier, ces revenants possibles en nous enroulant dans la servitude de la gratitude ou du respect, sont bien plus nuisibles ou plus dangereux qu'on ne le croit ordinairement. Ce n'est pas le présent qu'ils représentent, le présent avec sa vie, son action, son mouvement, son génie et son merveilleux progrès de choses toutes admirables dans une esthétique absolument éclatante et nouvelle. C'est bien moins l'avenir qu'ils comprennent ou peuvent comprendre, et l'avenir est le mystérieux livre dans lequel leurs yeux éteints ne liront jamais. Ils sont le passé, ce qui est fini, ce qui n'est plus, ce qui n'a plus besoin d'être, ce qui est l'embaras du fardeau dans la route, ce qui, même, ose nous dire, est presque toujours l'ennemi. Car ce passé, lourd à porter, peut persister et survivre, comme s'il avait encore des droits; et nous savons que l'histoire communément que la vieillesse, l'erreur, ce dont il convient de se délivrer et de s'affranchir, l'adversaire tenace du mieux, du bien et du très bien. Le progrès n'a pas de champion plus redoutable, et la force d'inertie du passé, doublée par celle de l'habitude et de la paresse, est bien difficile à vaincre. Quant aux vieux, aux morts, aux glorieux surtout, c'est à dire aux immobilisés, ce sont bien les préjugés qu'ils représentent, les systèmes faux et les croyances absurdes, et leur influence sur les vivants est néfaste à ce titre, même quand ils ont été quelque peu audacieux dans leur temps, ayant eu des mouvements et des heures quasi révolutionnaires.

Finissons en donc le plus promptement avec les morts, et laissons-les vivre le moins longtemps possible après leur mort. Outre que leur entretiens est coûteux, ils empêchent sur notre vie, et l'ombre de ce qu'ils ont été peut gêner dans ce que nous sommes ou ce que nous devons être. C'est tout simplement, bien entendu, que nous disons ces choses, en toute naïveté, sans la moindre intention d'ironie, n'ayant aucunement l'art de barbeler les bûches, ni même l'intention de nous en servir.

Heureusement que nous vivons à la fin du siècle, non au commencement, c'est-à-dire mieux, plus pleinement, plus grandement, plus libéralement, plus pratiquement, plus vite, avec des notions plus exactes de la vie, avec un sentiment plus complet des choses, avec une conscience plus éclairée de ce qu'il nous importe de connaître et d'aimer, dans les condi-

Heureusement que nous vivons à la fin du siècle, non au commencement, c'est-à-dire mieux, plus pleinement, plus grandement, plus libéralement, plus pratiquement, plus vite, avec des notions plus exactes de la vie, avec un sentiment plus complet des choses, avec une conscience plus éclairée de ce qu'il nous importe de connaître et d'aimer, dans les condi-

teurs morales et sociales d'un progrès glorieux dont nos misérables pères, qui ne connaissent peut-être pas les Philippines, n'avaient assurément pas la moindre idée. Car la fin de ce siècle, splendide à tant de titres, ne ressemble guère à son commencement, et les hommes du temps d'Alexandre Dimitry, journalistes, orateurs, écrivains, professeurs et autres, ne se comparent point à ceux de nos temps. Seize ans seulement après leur mort, surtout quand ils sont morts de vieillesse, puis-je la vieillesse est déjà une mort, ils doivent être totalement oubliés, plus oubliés que ceux dont l'existence fut incertaine ou chimérique. Et nos temps qui courent, qui emportent, qui déplacent, qui remplacent, qui suppriment, qui échaugent, qui transforment, qui réforment et qui progressent dans un ennuï pour les vivants, leur part de gloire ou de grandeur diminuée, leur effacement par le rapprochement, le contraste ou la comparaison. Toutes les comparaisons ne grandissent pas, et ce ne sont pas toujours les lauriers des vivants qui vous empêchent de dormir. Puis, voyez-vous, outre que les vieux, les morts, ceux qui devraient avoir la bouche à jamais glacée et la langue éternellement muette, peuvent vus offenser, car ils ont leurs défauts, ces êtres d'hier ou d'avant hier, ces revenants possibles en nous enroulant dans la servitude de la gratitude ou du respect, sont bien plus nuisibles ou plus dangereux qu'on ne le croit ordinairement. Ce n'est pas le présent qu'ils représentent, le présent avec sa vie, son action, son mouvement, son génie et son merveilleux progrès de choses toutes admirables dans une esthétique absolument éclatante et nouvelle. C'est bien moins l'avenir qu'ils comprennent ou peuvent comprendre, et l'avenir est le mystérieux livre dans lequel leurs yeux éteints ne liront jamais. Ils sont le passé, ce qui est fini, ce qui n'est plus, ce qui n'a plus besoin d'être, ce qui est l'embaras du fardeau dans la route, ce qui, même, ose nous dire, est presque toujours l'ennemi. Car ce passé, lourd à porter, peut persister et survivre, comme s'il avait encore des droits; et nous savons que l'histoire communément que la vieillesse, l'erreur, ce dont il convient de se délivrer et de s'affranchir, l'adversaire tenace du mieux, du bien et du très bien. Le progrès n'a pas de champion plus redoutable, et la force d'inertie du passé, doublée par celle de l'habitude et de la paresse, est bien difficile à vaincre. Quant aux vieux, aux morts, aux glorieux surtout, c'est à dire aux immobilisés, ce sont bien les préjugés qu'ils représentent, les systèmes faux et les croyances absurdes, et leur influence sur les vivants est néfaste à ce titre, même quand ils ont été quelque peu audacieux dans leur temps, ayant eu des mouvements et des heures quasi révolutionnaires.

Finissons en donc le plus promptement avec les morts, et laissons-les vivre le moins longtemps possible après leur mort. Outre que leur entretiens est coûteux, ils empêchent sur notre vie, et l'ombre de ce qu'ils ont été peut gêner dans ce que nous sommes ou ce que nous devons être. C'est tout simplement, bien entendu, que nous disons ces choses, en toute naïveté, sans la moindre intention d'ironie, n'ayant aucunement l'art de barbeler les bûches, ni même l'intention de nous en servir.

Heureusement que nous vivons à la fin du siècle, non au commencement, c'est-à-dire mieux, plus pleinement, plus grandement, plus libéralement, plus pratiquement, plus vite, avec des notions plus exactes de la vie, avec un sentiment plus complet des choses, avec une conscience plus éclairée de ce qu'il nous importe de connaître et d'aimer, dans les condi-

Heureusement que nous vivons à la fin du siècle, non au commencement, c'est-à-dire mieux, plus pleinement, plus grandement, plus libéralement, plus pratiquement, plus vite, avec des notions plus exactes de la vie, avec un sentiment plus complet des choses, avec une conscience plus éclairée de ce qu'il nous importe de connaître et d'aimer, dans les condi-

Mort d'un éleveur.

Chicago, Illinois, 11 février.—Mark Wentworth Dunham, propriétaire du célèbre haras d'Oak Lawn, à Wayne, Illinois, le plus important éleveur de chevaux de races pures du monde entier, est mort aujourd'hui à l'hôpital de la Merci d'une complication de maladies.

Il y a trente ans M. Dunham commença l'importation de percherons de France aux Etats-Unis. Ses opérations comme importateur et éleveur prirent ensuite de gigantesques proportions. Subsequentement il entreprit l'importation des chevaux d'attelage français. Il acheta en France des étalons formant une collection n'ayant pas de supérieure dans ce pays même.

M. Dunham gagna dans les expositions chevalines plus de prix qu'aucun autre éleveur des Etats-Unis. Il était né en 1842.

LA NEIGE.

Nous avons promis rendre service à nos lecteurs en résumant à leur intention les dernières données de la science sur la neige, et la manière de s'en servir. Sa couleur. — Nous n'apprenons à personne que la neige est habituellement blanche, ce qui tient à des habitudes de propreté dont je vous donnerai une idée en disant qu'elle ne se montre jamais au public sans s'être plongée dans l'eau froide.

Cependant, au bout d'un certain temps de séjour sur les trottoirs, elle prend une coloration grisâtre et même noire, qu'il est permis d'attribuer à l'intrusion d'une forte dose de crotin, insensiblement empruntée aux chaussures des passants.

On rencontre dans les Alpes et dans les Pyrénées une neige légèrement teintée de rouge, par suite de la présence d'une algue microscopique récemment découverte. Les anciens attribuaient cette coloration à une sorte de rouille produite par le temps, et c'est d'après cette doctrine que M. de Sausure a écrit cette formule célèbre: «La neige devient au vieillissant.» Rapelons cependant qu'il est permis de dire que la neige, au lieu d'être généralement tricolore, est généralement incolore.

Ses causes. — On s'accorde à reconnaître que la neige est produite par l'action du froid sur les nuages. Quand la température est par trop rigoureuse, les nuages cessent de se réchauffer en lâchant à terre des boules de neige qui nous arrivent en mottes.

La partie dure quelquefois des jours entiers et elle ne cesse que quand les nuages ont cessé d'avoir l'onglée, ou bien quand il ne leur reste plus de munitives. C'est le passé-temps le plus en honneur dans les lycées de nuages. Sa température. — La neige doit être servie froide, comme le champagne et la truite saumonée; chaude, elle perd toutes ses qualités.

Toutefois elle dégage par elle-même une chaleur assez intense et continue un des moyens de chauffage les moins coûteux et les plus efficaces. Rien de plus facile que de le constater: Vous prenez une poignée de neige et vous en froitez énergiquement la figure d'un de vos amis. En un instant, il devient rouge comme un homard et, selon toute probabilité, se livre aussitôt à des voies de fait, qui contribuent, elles aussi, à le réchauffer.

C'est encore plus économique que le poêle Chamberky et ça ne donne pas d'oubli. Ses mœurs. — La neige se tient dans les pays froids et se tient assise, mais on ignore jusqu'à présent où elle passe les étés.

Elle se tient particulièrement au sommet des montagnes où elle ne risque pas d'être dérangée par les balayeurs; le sommet de l'Himalaya, qu'on ne balaye qu'aux fins du monde, est un de ses séjours de prédilection. Son histoire. — Elle paraît avoir existé de tout temps et l'on remarque avec surprise qu'elle n'a fait aucun progrès depuis de longues années.

Si, par exemple, on avait exposé de la neige à l'Universelle de 1889, elle eût été pareille, identiquement, à celle de la Retraite de Russie; en un mot, elle n'a pas du tout participé au grand mouvement scientifique du dix-neuvième siècle et tout porte à croire qu'il n'y a rien à tirer d'elle. Le mieux est donc de l'accepter comme elle est et de s'en servir pour le mieux.

Elle se tient particulièrement au sommet des montagnes où elle ne risque pas d'être dérangée par les balayeurs; le sommet de l'Himalaya, qu'on ne balaye qu'aux fins du monde, est un de ses séjours de prédilection. Son histoire. — Elle paraît avoir existé de tout temps et l'on remarque avec surprise qu'elle n'a fait aucun progrès depuis de longues années.

Si, par exemple, on avait exposé de la neige à l'Universelle de 1889, elle eût été pareille, identiquement, à celle de la Retraite de Russie; en un mot, elle n'a pas du tout participé au grand mouvement scientifique du dix-neuvième siècle et tout porte à croire qu'il n'y a rien à tirer d'elle. Le mieux est donc de l'accepter comme elle est et de s'en servir pour le mieux.

Ses usages. — Ils sont multiples. Sur les chevaux, elle donne aux vieillards une apparence respectable, qui leur permet de dire des grossièretés aux jeunes gens sans encourir de représailles. Sur le pavé des rues, elle provoque des chutes de chevaux et de gens, qui sont, pour les passants, un sujet de distraction inépuisable.

En boules, elle développe chez la jeunesse les instincts de la bulistique, ce fondement de l'art militaire, de même qu'en bons hommes elle encourage chez les jeunes gens l'art de la sculpture, indispensable dans une société où les statues se multiplient de jour en jour.

En gastronomie, elle a donné lieu aux oeufs à la neige, qui sont un des triomphes de la cuisine française. Mais son rôle prédominant est d'exercer une influence sur les arts, par ce phénomène universellement répandu qui se nomme l'effet de neige.

Une chaumière couverte de neige, avec quelques arbres gracieusement saupoudrés et un voyageur également floconneux: tel est le dernier cri de l'art français. En poésie, on s'accorde à reconnaître que la neige développe la mégalomanie. Rien n'est plus triste que de la voir tomber, si ce n'est peut-être de voir tomber un coupleur du haut d'un sixième étage.

C'est à la neige que le père Noël doit la plus grande popularité: remplacés sur ses vêtements la neige par de la pluie et montrez-le ruisselant: c'en sera fait de son prestige. En architecture, on emploie la neige, dans certaines contrées, pour construire des bâtiments qui durent aussi longtemps que le froid: c'est ainsi qu'à Moscou, on élevait, sous les hivers, un grand palais, orné de glace, dans lequel se donnaient des fêtes magnifiques. Ce fut peut-être là-dessus que Napoléon signa le fameux décret de Moscou, qui jette un si grand froid dans les relations des auteurs avec la Comédie-Française.

N'oublions pas de mentionner que c'est aussi avec de la neige que se font les avalanches qui mettent tant d'animation dans la vie du montagnard! Au point de vue décoratif, la neige est d'un effet très pittoresque dans une propriété d'agrément: il devient malheureux: impossible de l'y conserver après les premières chaleurs. C'est regrettable, car on aimerait avoir, dans un coin de son jardin, pendant la belle saison, un mouleux tapis de neige, comme on y a une pièce d'eau avec des poissons rouges; il est vrai que les poissons ne s'y plaindraient probablement pas beaucoup et que, tout au moins, ils blanchiraient avant l'âge, mais on en serait quitte pour les teindre, comme ça se fait quand la neige les enlève.

Je ne parlerai que pour mémoire des sorbets et des inondations qui, pour la plupart, sont dus à la fonte des neiges. La main de l'homme élève des digues pour se mettre à l'abri des inondations, mais il n'y a rien à tenter contre le sorbet au marasquin.

Un des deux détenus cependant s'éveille. Il se secoue et se tourne vers son voisin, qui lui dit: «C'est un mauvais rêve, n'est-ce pas?» et tout engourdi s'assied sur son lit.

Dans la lumière du petit jour, il aperçoit l'autre, son pauvre compagnon de misère, debout sur sa couchette, près de la fenêtre par laquelle il semble respirer, car la hotte de bois qui la masque ne permet de voir que le ciel.

Il l'observe un moment, sans pris, tant son immobilité est grande... Mais il ne rêve pas, il est bien éveillé. Grand Dieu! les pieds de son matinal compagnon n'atteignent pas le lit!... Horreur!... un rayon de soleil éclairant les toitures avoisinantes jette dans la cellule un peu plus de clarté, et cette leur montre le drame dans toute son épouvantable vérité.

SUITE DEPECHE.

LA DEFAITE Des insurgés à Calococan.

DETAILS.

Washington, 11 février.—Le département de la guerre a reçu du général Otis, à Manille, un câblegramme donnant les détails de la bataille de Calococan et des pertes faites par les troupes des Etats-Unis.

La défaite des insurgés a été complète. Il leur est impossible de résister plus longtemps de ce côté. Les insurgés avaient concentré leurs forces depuis quelques jours, à Calococan. Le major-général Otis, qui commande ici, s'est résolu à les attaquer. Il a donné aux officiers commandants des ordres en conséquence, et requis la flotte de l'aider. L'amiral Dewey n'attendait plus que le signal. Le major-général McArthur a décollé, vers les 3 heures, que tout était prêt, et il a reçu immédiatement l'ordre suivant: «Allez de l'avant, suivant le programme.»

L'attaque a commencé sur le champ. Le monitor Monadnock et le croiseur Charleston bombardèrent Calococan et tout le pays au nord, pendant plus d'une heure. L'artillerie du général McArthur entretint aussi un feu nourri parti des hauteurs de l'intérieur. Le brigadier-général Harrison Gray Otis, avec sa brigade, se composent du régiment de Kansas, du régiment de Montana et du 3e d'artillerie, régulier, s'est avancé hardiment, sans inquiéter des balles et des boulets que faisaient pleuvoir sur les troupes les Philippines.

L'ennemi a été complètement mis en déroute et a pris la fuite dans les montagnes. A 6 heures, le feu cessa et le «rappel» fut commandé. Les troupes avaient traversé Calococan et se trouvaient au nord de la ville. Le général McArthur établit sa gauche à Calococan et renforça les lignes pour la nuit.

Par la prise de Calococan, les Américains sont maîtres des voies de communication de Manille. La ville est maintenant très tranquille, et les affaires vont mieux qu'elles n'ont jamais marché depuis le commencement des hostilités. Les Américains ont perdu 3 hommes tués et ont eu 32 blessés. Parmi ces derniers, il faut citer le lieutenant-colonel Bruce Wallace de Montana, et un lieutenant du 2e de cavalerie, qui a été frappé pendant une charge qu'il commandait sur un terrain découvert.

La perte de l'ennemi est très lourde. Autre dépêche du Général Otis. Manille, 11 février, 2 heures 30.—De bonne heure, ce matin, le monitor Monadnock et le croiseur Charleston ont commencé à lancer des bombes dans le camp des rebelles, entre Calococan et Matambon. Les troupes de l'ennemi, dans la fourée, à la gauche des Américains, ont causé beaucoup de tracas, depuis la première heure.

Il fallut que le 3e d'artillerie délogé des fourrés, ce qui est lieu vers midi. Plusieurs de nos hommes ont été blessés dans cette marche. Bas, un artiste, représentant le «Harper's Weekly», a été blessé; hier, au bras. La perte de l'ennemi est estimée à 50 tués ou blessés, contre un Américain tué ou blessé.

—Non!... Je n'ai pas de preuves!... Je n'ai rien!... C'est une intuition obédiente... C'est une idée persistante qui m'a poursuivie sans cesse. Longuement, Mme de Chazy respira.

—Attendez!... La confiance ne s'impose pas, mon amie, elle s'inspire... Bien que vos deux fils, Simon et André, n'aient jamais trouvé le chemin de mon cœur, vous me rendez cette justice que, toujours, j'ai pris soin de les traiter avec une affection réelle et comme s'ils eussent été mes enfants.

—Eh bien?... —Il ne nous ont pas dit la vérité... Ils nous ont absolument trompés... Ils ont bien pris la direction d'une brasserie dans les environs de Greenwich. Mais comme ils menaient une existence dissolue, comme ils passaient tout leur temps aux courses... l'établissement a fait faillite, et depuis, ils vivent d'expédients, ayant une conduite inavouable.

Feuilleton DE L'Abelle de la N. O. MARIE LA MODISTE Par Pierre Lotin et A. de Trail PREMIERE PARTIE LE CRIME DU BOULEVARD HAUSMANN.

—Calmes vous... je vous en prie... Il est possible que j'aie très peu de temps devant moi, je dois donc me hâter, car j'ai des recommandations de la plus haute gravité à vous adresser.

—Parlez, mon ami, je vous écoute... Mais vous me faites frémir! —Vous savez que nous avons gardé affectueuses relations avec notre cousin sir Roland Godwin.

—C'est lui qui a été le parrain de Roland, et nous sommes devenus en constants correspondance. —Oui, mon ami... C'est un excellent parent, un homme distingué, en même temps qu'un homme de cœur, et si nous l'aimons bien, je crois qu'il nous l'a toujours rendu.